

 Quatre nouveautés

Joseph FOLLIET

Le travail forcé aux colonies

Un livre indispensable. . 20 francs

E. HUGUENIN

Les enfants moralement abandonnés

12 francs

J. PÉRINELLE, O. P.

Le Sacerdoce

Préface de Mgr PETIT DE JULLEVILLE

4 francs

Aux moins de quinze ans

L'enfant qui laissa tout prendre

Pour les souvenirs de première communion

Un beau volume illustré. . 4 francs

8^e ANNÉE

10 JUIN 1936

**La Vie
Intellectuelle**

La Famille



LES ÉDITIONS DU CERF
JUVISY ♦ SEINE-ET-OISE

Sommaire

10 JUIN 1936

QUESTIONS RELIGIEUSES

- CHRISTIANUS . . Aux écouts de l'Esprit-Saint. 178
PAUL CLAUDEL. « Non impediās musicam ». . . 181

• *Un prodige permanent : la tombe d'Arles-sur-Tech*, par O. LEROY, 191.
• *Kulturkampf*, 197. — *L'Action catholique et les Étudiants*, par RENÉ DUPUY, 205.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

- S. Ém. le Card. VERDIER. Appel aux catholiques. 220
CIVIS A pied d'œuvre. 222
A. M.-V. Reflets de l'Espagne 225

• *Lettre de Belgique*, par M. LALOIRE, 234. — *Chronique de politique étrangère*, par A. D. TOLEDANO, 240.
• *Catholiques et communistes (suite)*, 246.

LA NOUVELLE ROME

- TH. DEMAN, O. P. Empire 250
PAUL CATRICE . . La Nouvelle Rome. La Politique coloniale italienne. 254

• *Quelques textes sur la colonisation italienne*, 296. — *L'œuvre coloniale du fascisme. Aperçu schématique*, 299.
• *Bibliographie*, 302.

LES LETTRES ET LES ARTS

- GABRIEL MARCEL. Le Fanal 306

• *Chronique*, par J. MADADIE, 340.
• *Théâtre*, par H. GOUNIER, 350.

Les ouvrages édités par la

Maison Mame

sont tous irréprochables au point de vue moral et religieux

♦ ♦ ♦

Livres d'étrennes - Livres de prix

Romans - Collection " Pour Tous "

Éditions liturgiques - Livres classiques

- Livres de prières et de piété -

- - Littérature religieuse - -

♦ ♦ ♦

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Catalogues gratuits et franco

- sur demande adressée à la -

Maison Mame, Tours (L.-A.-L.)

Agence à PARIS, 6, rue Madame (6^e)

mique de l'Italie en Érythrée, dans *Annali de l'Istituto superiore orientale* de Naples, octobre 1935, pp. 16-17.

MISE EN VALEUR DE LA LIBYE.

JEAN DESPOIS, *La colonisation italienne en Libye. Problèmes et méthodes*. Paris, Larose, éditeur, 1935, in-8 de 146 pp., 20 fr. Préface de M. Augustin Bernard.

MARGUERITE VERDAT, *Dans le désert tripolitain. Terre, Air, Mer* (Société de Géographie de Paris), février et mars 1932.

Id., *La Tripolitaine telle que je l'ai vue*. Enquête dans *La Croix* de Paris, 25 août-4 septembre 1934.

Id., *Mise en valeur agricole et contrats de peuplement en Tripolitaine*. *Bulletin de l'Association des géographes français*, décembre 1934, pp. 143-148.

LOUIS BERTRAND, *Vers Cyrène, terre d'Apollon*. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} et 15 novembre, 1^{er} décembre 1934.

La colonizzazione demografica progressiva in Tripolitania. *Direction des affaires économiques* au Gouvernement général de Libye. Tripoli, 1933, in-folio de 24 pp. avec plans. La Direction des affaires économiques publie chaque année un rapport sur la situation et les progrès de la colonisation.

Une formule nouvelle de collaboration démographique à forme corporative en Cyrénaïque. *Afrique française*, Renseignements coloniaux, novembre 1932, pp. 432-437.

REVUES.

Afrique française, mensuelle, 21, rue Cassette, Paris-6^e.

Azioni Coloniali, hebdomadaire jusqu'au 1^{er} janvier 1936, bi-hebdomadaire actuellement, 86, via Regina Elena, Rome.

Rivista delle colonie, mensuelle. Cappelli, éditeur, Bologne.

PAUL CATRICE.

LES LETTRES ET LES ARTS

GABRIEL MARCEL.

Le Fanal.

Ce n'est pas une coutume de *La Vie Intellectuelle* de publier des nouvelles ou des pièces de théâtre ; cependant, nous l'avons fait quelquefois pour des œuvres particulièrement caractéristiques. Tel est bien le cas de cette pièce nouvellement écrite par l'auteur du *Monde Cassé* et que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître.

CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE : *Baudelaire*, de G. de Bénouville. —

Le troisième jour, de A. Giacometti. — *Les Abeilles d'Aristote*, de W. Weldé. — *Toucher Terre*, de H. Pourrat.

— *La mort d'Henri de Régnier*, par J. Madaule.

CHRONIQUE DRAMATIQUE : *L'École des femmes*, par H. Gouhier.

Le Fanal

Pièce en un acte

par

GABRIEL MARCEL

PERSONNAGES

ANTONIN CHAVIÈRE.
RAYMOND CHAVIÈRE.
ISABELLE.
SABINE VERDON.
MADAME ANDRÉZY.

La scène se passe chez Raymond Chavière, dans une grande pièce claire qui est à la fois chambre à coucher et cabinet de travail. Le long du mur de gauche, un divan. Au fond, deux fenêtres donnant sur une rue triste. A droite, près de la fenêtre, une porte accédant au salon. Le long du mur de droite, une bibliothèque. Une table-bureau est placée devant la fenêtre de gauche.

SCÈNE I

CHAVIÈRE, MME ANDRÉZY

MME ANDRÉZY. — Monsieur Raymond ne sera sûrement pas longtemps. Si Monsieur veut se donner la

peine d'attendre... Monsieur ne veut pas me donner son pardessus ? il fait bien chaud pour la saison.

CHAVIÈRE. — Merci. (*Il retire son pardessus.*)

MME ANDRÉZY (*le lui prenant des mains*). — Je m'en vais le poser dans l'antichambre...

CHAVIÈRE. — Y a-t-il longtemps que vous êtes entrée au service de Madame... Parmentier ?

MME ANDRÉZY. — Ça va faire deux ans au commencement du mois prochain... Pauvre Madame ! qu'est-ce qui aurait bien pu supposer que de nous deux ce serait elle qui s'en irait la première.

CHAVIÈRE. — Madame Parmentier a toujours eu une santé délicate.

MME ANDRÉZY. — On ne s'en serait pas douté à la voir toujours active, toujours par les chemins... Les premiers temps que j'étais ici, il me semblait que Madame ne pouvait pas tenir en place... C'est vrai que là où j'étais avant, les deux dames ne pensaient qu'à se dorloter. Avant dix heures du matin, défense de remuer un meuble. Il y avait des fois qu'on ne sonnait pas avant onze heures. Au lieu que Madame, elle, était toujours levée à sept heures, sept heures moins un quart, — pour ne pas être en retard à la messe.

CHAVIÈRE. — Madame Parmentier allait tous les matins à la messe ?

MME ANDRÉZY. — Sauf dans les derniers temps qu'elle ne quittait plus guère sa chaise longue.

CHAVIÈRE. — Et... Monsieur Raymond l'accompagnait d'habitude à l'église ?

MME ANDRÉZY. — Le dimanche... seulement le dimanche...; dame ! en semaine, avec son travail, ses examens à préparer, ça serait aussi trop demander... Moi je suis pieuse, Monsieur, mais je trouve pas que c'est l'affaire des messieurs d'être toujours fourrés à l'église... Si mon

mari acceptait seulement de faire ses pâques, je serais déjà contente. Mais il est si obstiné... (*Un silence.*)

CHAVIÈRE. — Mon fils... ne s'est pas trop senti du choc...

MME ANDRÉZY (*déconcertée*). — Je demande pardon à Monsieur...

CHAVIÈRE. — Je suis le père de Monsieur Raymond...

MME ANDRÉZY (*impressionnée*). — Ah!... oh!... je n'avais pas compris... comme Monsieur n'est jamais venu ici depuis que je suis au service de Madame...

CHAVIÈRE. — Bien entendu.

MME ANDRÉZY. — Naturellement, je savais que Madame Parmentier était divorcée... mais je ne pouvais pas me douter... C'est pourtant vrai que Monsieur Raymond ressemble à Monsieur...

CHAVIÈRE. — On le dit.

MME ANDRÉZY. — Et en même temps c'est le portrait de la pauvre Madame... c'est drôle, tout de même... Monsieur demandait... oui, je trouve Monsieur Raymond bien fatigué, bien maigre... Monsieur se rendra compte... Dame, il a passé toutes les nuits. Il n'a pas voulu prendre d'infirmière de nuit. C'était un fils modèle, Monsieur Raymond; ça on peut le dire — et gentil, et attentionné. La pauvre Madame a eu du bonheur avec lui. Quand on pense, les jeunes gens, par le temps qui court... y en a tellement qui ne pensent qu'à s'amuser. Et le sport, et les petites femmes. Monsieur Raymond passait toutes ses soirées auprès de Madame, à lui faire la lecture. Comme elle avait un mauvais sommeil, elle n'aimait pas se coucher de bonne heure. Quelquefois jusqu'à des minuit, une heure... Ah! bien, j'entends Monsieur Raymond qui rentre... Monsieur n'aura pas eu longtemps à attendre.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND (*entrant du fond*). — Bonjour, papa.

CHAVIÈRE (*avec une émotion contenue*). — Mon petit...

RAYMOND. — J'espère que tu ne m'as pas attendu trop longtemps.

CHAVIÈRE. — Je ne fais que d'arriver. (*A Mme Andrézy qui se retire discrètement.*) Au revoir, Madame. (*Mme Andrézy referme doucement la porte derrière elle.*) C'est vrai que tu as une sale mine, mon pauvre vieux. Du reste...

RAYMOND. — Et toi, papa? cette grippe?

CHAVIÈRE. — C'est fini. Mais depuis mon accroc d'il y a deux ans, je suis toujours forcé de faire attention. Autrement tu penses bien que j'aurais sauté dans le train...

RAYMOND. — Oui.

CHAVIÈRE. — Hein? tu n'en doutais pas? Ça a été pour moi... une grosse secousse. Je t'assure. Je savais bien que ta pauvre maman était condamnée. Mais je n'aurais jamais pu supposer... Est-ce qu'elle a souffert?

RAYMOND. — C'est difficile à dire. Je ne crois pas qu'elle ait eu de douleurs aiguës... sauf peut-être un ou deux jours juste avant la fin. Mais elle s'est sentie de plus en plus faible, de plus en plus misérable. Avec des espèces d'angoisses... C'est presque pire que la souffrance, parce qu'on ne peut rien... Du reste, même en d'autres circonstances, si on lui avait proposé de la morphine, elle aurait refusé.

CHAVIÈRE. — Quelle folie! (*Un silence.*) Elle s'est vue mourir?

RAYMOND. — Oui.

CHAVIÈRE. — Atroce... Je ne te demanderai rien, tu penses bien. Tu comprends, mon petit, tout ça, c'est... Elle ne t'a... j'ose à peine poser la question... elle... il aurait pu se faire... elle ne t'a pas chargé d'une commission pour moi?...

RAYMOND (*d'une voix neutre*). — Aucune.

CHAVIÈRE (*à lui-même*). — C'est dur.

RAYMOND. — Tu dis?

CHAVIÈRE. — Rien. (*Un silence.*)

RAYMOND (*avec politesse*). — Ta femme va bien?

CHAVIÈRE. — Isabelle est parfaitement bien, je te remercie.

RAYMOND. — Elle est encore à Biarritz?

CHAVIÈRE. — Non, non, elle a tenu à rentrer avec moi. Elle se rend bien compte... elle ne m'aurait pas laissé faire le voyage seul.

RAYMOND. — Elle a remporté de nouveaux lauriers cet été?

CHAVIÈRE. — Lauriers?

RAYMOND. — Au golf...

CHAVIÈRE. — C'est la dernière fois qu'elle participe au tournoi; elle-même me l'a promis.

RAYMOND. — Elle renonce à battre ses propres records?

CHAVIÈRE. — Justement. (*Un silence.*) Tu viendras déjeuner un de ces jours?

RAYMOND. — Quand tu voudras.

CHAVIÈRE. — Isabelle m'a chargé de te dire...

RAYMOND. — Elle m'a écrit.

CHAVIÈRE. — Je voulais te demander... je ne sais même pas où elle est inhumée.

RAYMOND. — A Andilly; elle a tenu à reposer auprès

de sa sœur... Au fait, papa, si jamais il m'arrive quelque chose, c'est aussi dans ce petit cimetière que je désire être enterré.

CHAVIÈRE. — Mais quelle idée! à ton âge!

RAYMOND. — Est-ce qu'on sait? Mon camarade Gessner a été emporté l'autre semaine par une grippe infectieuse.

CHAVIÈRE. — Je t'en prie, mon enfant, ménage-toi; est-ce que tu n'as pas trop présumé de tes forces en entreprenant ce gros travail?... Avec cela tu n'as pas eu de vacances. Cette personne qui tient ton ménage...

RAYMOND. — Madame Andrézy.

CHAVIÈRE. — Est-ce qu'elle te soigne bien?

RAYMOND. — Elle est aux petits soins pour moi.

CHAVIÈRE. — En somme, il n'y a aucune raison pour que ça dure.

RAYMOND. — Pourquoi?

CHAVIÈRE. — Je veux dire... cette situation. Cet appartement est d'ailleurs mortellement triste.

RAYMOND. — Nous avons le soleil tout l'après-midi.

CHAVIÈRE. — Ce n'est pas une question d'exposition. Je l'ai toujours trouvé triste... personnellement je n'ai jamais pu m'y habituer. Nous nous y sommes installés faute de mieux à un moment où on ne trouvait rien. Et j'ai été très surpris que ta mère ait tenu à le conserver après le divorce. D'autant que c'est très grand. Et à présent...

RAYMOND. — Maman l'aimait bien.

CHAVIÈRE. — Il faut le croire... Ta mère était d'ailleurs très peu sensible à ce que j'appellerais l'ambiance. Elle aurait été capable de vivre à l'hôtel pendant des années sans en souffrir. Au lieu que moi, qui ai dû subir ce régime pendant si longtemps, je n'ai jamais pu m'y adapter.

RAYMOND (*d'un ton détaché*). — La vie est mal faite.

CHAVIÈRE. — Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas songer à... Vois-tu, mon petit, il y a une chose que je tiens à te dire dès à présent, oui, sans attendre que tu aies retrouvé... D'ailleurs, je te connais; je mesure, tu peux m'en croire, le vide que doit te laisser la disparition de ta maman... Quels qu'aient pu être nos dissentiments... du reste le mot n'est pas exact; nous n'avons pas eu de dissentiments. Je n'ai pas cessé d'avoir pour elle...

RAYMOND. — Ce n'est pas la peine de le dire.

CHAVIÈRE. — Justement si. C'est au contraire un besoin que j'éprouve. Il me semble qu'il m'est plus facile de parler d'elle avec toi maintenant qu'elle n'est plus là. Auparavant, tu comprends, j'avais un peu l'impression qu'elle était en tiers entre nous. C'était...

RAYMOND. — Tu respirez mieux maintenant qu'elle m'a quitté !

CHAVIÈRE. — Raymond !... J'avais toujours caressé l'espoir qu'un jour, elle et moi, avant de quitter ce monde, nous pourrions avoir l'explication...

RAYMOND. — Il est probable qu'elle ne s'y serait pas prêtée.

CHAVIÈRE. — Pourquoi ? (*Un silence.*)

RAYMOND. — D'ailleurs, je supposais que vous vous étiez tout dit... à ce moment-là.

CHAVIÈRE. — Il me semble aujourd'hui que nous n'avons échangé que des paroles fausses... Ta mère, du reste, n'a pas... Elle s'est inclinée... Je n'ai jamais su ce qu'elle pensait... Au fond, je crois que je ne l'ai pas connue. Il paraît qu'elle était devenue très pieuse dans les derniers temps ?

RAYMOND. — Qui t'a dit cela ?

CHAVIÈRE. — Madame Andrézy... C'est du reste si naturel; quand on se sait menacé...

RAYMOND (*durement*). — Maman était brave. (*Un silence.*)

CHAVIÈRE. — Elle savait qu'elle allait te laisser seul : elle n'a exprimé aucun désir?... elle ne pouvait pas souhaiter que tu restes ici... Je suis sûr, au contraire, qu'elle aurait trouvé tout naturel que tu viennes vivre avec nous. Il y a une chambre qui t'attend, mon petit; il me tarde que tu t'y installes. J'ai le droit de te le dire à présent : tu m'as beaucoup manqué. J'ai souffert de te voir si rarement et si mal. Oh ! je n'incrimine personne; note-le bien. Non, mais les circonstances ne se prêtaient pas à l'intimité que je souhaitais.

RAYMOND. — Et maintenant ? (*Un silence.*) Je comprends d'ailleurs très mal. L'été que j'ai passé auprès de vous avant mon service militaire, je ne vois pas que tu aies fait le moindre effort pour que nous prenions vraiment contact.

CHAVIÈRE. — Trois semaines, mon enfant, est-ce que ça compte?... J'ai eu pendant plusieurs années, à tort ou à raison, l'impression très nette que tu acceptais difficilement mon second mariage. Je ne pouvais même pas savoir si ta maman ne t'avait pas... Ce séjour auquel tu fais allusion, jusqu'au dernier moment j'ai craint qu'il n'ait pas lieu...

RAYMOND. — Oui... Mais j'ai à te faire part aujourd'hui d'un événement qui, de toute manière, rendrait difficile... Je suis fiancé.

CHAVIÈRE. — Toi fiancé ? Depuis quand ?

RAYMOND (*sans répondre*). — Ma fiancée doit du reste venir ici tout à l'heure, je te la présenterai.

CHAVIÈRE. — C'est incroyable... qui est-ce ?

RAYMOND. — Une jeune femme que j'ai connue à la Borbonne, que j'ai revue aux sports d'hiver au mois de janvier.

CHAVIÈRE. — Une jeune femme ?

RAYMOND. — Oui.

CHAVIÈRE. — Elle est veuve ?

RAYMOND. — Divorcée.

CHAVIÈRE. — Comment s'appelle-t-elle ?

RAYMOND. — Sabine Verdon. Elle a repris son nom de jeune fille, bien entendu.

CHAVIÈRE. — Je connais ce nom-là. Mais attends donc... Où ai-je entendu parler d'elle tout récemment ? Était-ce à Biarritz ?

RAYMOND. — Peu importe.

CHAVIÈRE. — J'y suis maintenant... Isabelle jouait au golf avec son premier mari.

RAYMOND (*sèchement*). — C'est possible.

CHAVIÈRE. — Olivier Guérin.

RAYMOND (*comme plus haut*). — Et alors ?

CHAVIÈRE. — Mon petit, je t'en supplie, prends garde. Ce milieu...

RAYMOND. — Quel milieu ?

CHAVIÈRE. — Cet Olivier Guérin justement...

RAYMOND. — Je peux t'assurer que Sabine ne le voit plus.

CHAVIÈRE. — Il a tout de même été dans sa vie pendant...

RAYMOND. — Trois ans et demi.

CHAVIÈRE. — Je ne dis pas que ce soit un vicieux, remarque bien...

RAYMOND (*nerveux*). — Ce monsieur ne m'intéresse en aucune façon.

CHAVIÈRE. — Peux-tu en être sûr ? Je ne sais pas, je souhaitais pour toi...

RAYMOND. — Tu te préoccupais de mon mariage ?

CHAVIÈRE. — D'abord, mon enfant, je me demande si la sagesse n'aurait pas été d'attendre quelques an-

nées. Je ne fais pas allusion à ta situation matérielle. Avec ce que ta mère t'a laissé, et ce que je pourrai moi-même te donner...

RAYMOND. — Je t'en prie, papa...

CHAVIÈRE. — Et puis le jour où tu seras nommé maître de conférences... D'ailleurs elle-même doit avoir de la fortune.

RAYMOND (*avec une satisfaction sourde*). — Elle est à peu près ruinée.

CHAVIÈRE. — Ah !... Tu me fais perdre le fil. Je voulais dire... Tu as eu une jeunesse tellement sérieuse, tellement gardée... oh ! c'est très beau... mais je ne peux pas m'empêcher de penser... S'embarquer dans la vie sans aucune expérience de la femme... Je pourrais te citer des cas.

RAYMOND. — Je te serai reconnaissant...

CHAVIÈRE. — C'est étrange. Ce que tu viens de m'annoncer me cause une peine profonde...

RAYMOND. — Je ne comprends pas... Autant que je peux en juger, Sabine te plaira tout de suite. (*Hochement de tête de Chavière.*)

CHAVIÈRE. — Et bien entendu ta maman a connu et approuvé ce projet ?

RAYMOND (*d'une voix changée*). — Pourquoi me demandes-tu ça ?

CHAVIÈRE. — Je suis étonné. Puisqu'elle était devenue si pieuse... une belle-fille divorcée...

RAYMOND. — En ce qui te concerne, en tous cas, ce ne sont pas les motifs religieux...

CHAVIÈRE. — Je suis de plus en plus frappé du sens social profond que recouvrent les prescriptions de l'Église.

RAYMOND. — Ah ?

CHAVIÈRE. — C'est sans rapports avec la foi, qui ne m'a malheureusement pas été donnée... Mais ta mère...

Est-ce que le mariage des Guérin avait été purement civil? (*Raymond ne répond pas.*) Je te demande si leur mariage avait été purement civil.

RAYMOND. — Ils appartenaient à un milieu où la cérémonie religieuse est de rigueur. La cérémonie.

CHAVIÈRE. — Tu veux dire?

RAYMOND. — Une simple forme.

CHAVIÈRE. — Mais le sacrement, mon petit?... Je ne sache pas que l'Eglise ait jamais considéré l'intention, la disposition intérieure...

RAYMOND. — C'est la première fois que tu fais preuve devant moi de ce rigorisme théologique, papa.

CHAVIÈRE. — Je pense à ta mère, Raymond. Je ne parviens pas à m'expliquer qu'une femme aussi dévote... Mais il est visible que tu ne veux pas aborder ce sujet avec moi. C'est d'ailleurs tout naturel. J'aurais voulu être sûr... Autrefois j'ai souvent remarqué qu'elle se trompait rarement sur les êtres. Il y a même eu des cas où je l'ai vue faire preuve d'une véritable divination... (*Un silence.*) Quoi qu'il en soit... Tu aurais pu tout de même ne pas me mettre en face du fait accompli avec cette désinvolture. Oh! je sais bien qu'aujourd'hui on ne consulte plus ses parents. Il s'est creusé un tel fossé entre les générations depuis la guerre.

RAYMOND. — On le dit.

CHAVIÈRE. — Mais il est bien certain, dans ces conditions, que mon idée n'est plus guère réalisable... Pourtant... en attendant... Vous resterez fiancés quelque temps, j'imagine.

RAYMOND. — Le moins possible. Il y a dans les fiançailles quelque chose de si faux, de si artificiel...

CHAVIÈRE. — Nous sommes restés fiancés plus d'un an, ta mère et moi; je garde de cette période un souvenir...

RAYMOND. — Ces longues fiançailles vous ont-elles seulement appris à vous connaître?...

CHAVIÈRE. — Mon petit... Non, il est trop tard. Déjà trop tard... Si cela ne te cause pas une impression trop pénible que je respecterais, j'aimerais me recueillir un instant dans le petit salon où ta mère...

RAYMOND. — Comme tu voudras.

(*Il entr'ouvre la porte de droite; Chavière, qui s'est levé, fait quelques pas comme pour entrer dans la pièce, puis s'arrête sur le seuil. A ce moment, Sabine entre par le fond; Raymond lui fait un signe auquel elle répond par une expression interrogative.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, SABINE

(*Un silence.*)

CHAVIÈRE (*se retournant sans avoir encore vu Sabine*). — Je me rappelle si nettement le jour où nous avons pour la dernière fois... (*Apercevant Sabine.*) Ah!...

RAYMOND. — Je te présente ma fiancée, papa.

CHAVIÈRE. — Madame, je viens seulement d'apprendre... il faut m'excuser, voyez-vous... cette chambre... on ne peut guère se douter... (*Il baise la main de Sabine qui semble un peu étonnée.*)

SABINE. — Je suis moi-même très émue.

CHAVIÈRE. — Il faut espérer que la vie pour vous... Tout est inconnu, tout est imprévisible. Mais je suis de ceux qui croient encore qu'un grand sentiment...

RAYMOND. — L'avenir ne nous effraie pas, n'est-ce pas, Sabine? (*Geste de Sabine.*)

SABINE. — L'avenir ! C'est déjà bien assez difficile d'occuper le présent.

CHAVIÈRE. — Que voulez-vous dire, Madame ?

SABINE. — Il nous déborde de toutes parts.

RAYMOND. — Je ne sens pas ainsi.

SABINE. — C'est comme si on était réduit à camper dans un coin d'une maison démesurée où tout serait dans le plus grand désordre. Mais j'aime assez cette atmosphère de déménagement. C'est cafardant, mais assez drôle...

CHAVIÈRE. — Le plus simple sera que vous veniez déjeuner avec nous tous les deux un de ces jours.

RAYMOND. — On se téléphonera, si tu veux bien.

SABINE. — Je n'ai pas mon carnet.

(*Raymond fait mine de reconduire Chavière.*)

CHAVIÈRE. — Inutile, mon petit, je connais le chemin.

(*Il sort après avoir salué Sabine.*)

SCÈNE IV

RAYMOND, SABINE

SABINE. — Votre père paraît très frappé.

RAYMOND. — Oui... Je ne sais pas. (*Un silence.*)

SABINE. — Comment ça va ? Bien dormi ?

RAYMOND. — Médiocre.

SABINE. — Vous devriez m'écouter. Un changement d'air vous ferait du bien. Rien que quelques jours. Je ne sais pas, moi ; à Lyons-la-Forêt, aux Andelys.

RAYMOND. — Tout seul...

SABINE. — Je vous répète que j'irais avec vous. Qu'est-ce qui vous déplaît dans ma proposition ?

RAYMOND. — Rien. Je ne sais pas. C'est très tentant.

SABINE. — De quel ton vous le dites !

RAYMOND. — Je crois que j'aurais encore beaucoup de peine à... (*Il a un geste qui désigne la chambre voisine.*)

SABINE. — Mais la sagesse exige que vous fassiez ce petit effort... Il y a quelques semaines, du reste, votre mère elle-même se tourmentait parce que vous n'aviez pas eu de vacances. Vous me l'avez dit. Elle aurait voulu vous envoyer chez vos amis de l'Allier.

RAYMOND. — Tout est différent.

SABINE. — Plus facile. Non ?...

RAYMOND. — Pas uniquement.

SABINE. — Je ne comprends pas.

RAYMOND. — Aucune importance.

SABINE. — La visite de votre père vous a secoué, on dirait.

RAYMOND. — C'est assez naturel.

SABINE. — Ce sont des impressions dont vous devriez chercher de vous défendre, mon petit Raymond. Il a refait sa vie.

RAYMOND. — Il a cru.

SABINE. — Il s'est retrouvé pour la première fois depuis des années dans cette maison...

RAYMOND. — Merci ; j'ai compris.

SABINE. — Croyez bien qu'il se sait gré en ce moment de son émotion, qu'il s'émerville de sa propre sensibilité.

RAYMOND. — Qu'est-ce que vous en savez, Sabine ?

SABINE. — Un type connu. Mon beau-père était ainsi ; je me souviens qu'à la mort de sa femme, qu'il avait trompée de toutes les manières...

RAYMOND. — Mon père n'a pas trompé la sienne... Je pense qu'il est malheureux.

SABINE. — Vous êtes triste, mon chéri, et votre humeur colore toutes vos pensées.

RAYMOND. — Vous avez comme toujours des remarques très fines, mais elles ne me font aucun bien... C'est très bizarre; j'ai l'impression qu'il ne lui survivra pas très longtemps.

SABINE. — Pressentiment?

RAYMOND. — Au lieu d'aller avec vous à Lyons-la-Forêt...

SABINE. — Eh bien?

RAYMOND. — Je me demande si je n'irai pas habiter chez lui pendant quelques semaines, comme il me le demande.

SABINE. — Il... c'est la première nouvelle.

RAYMOND. — Oh! j'ai refusé.

SABINE. — Alors?

RAYMOND. — Mais je ne sais pas, c'est comme s'il avait laissé derrière lui...

SABINE. — Eh bien?

RAYMOND. — Ne souriez pas.

SABINE. — Mais je ne souris pas du tout, Raymond... Ce que je vous affirme, en tous cas, c'est que vous ne pouvez rien faire qui me soit plus désagréable.

RAYMOND. — En quoi cela vous concerne-t-il?

SABINE. — Je suppose que sa femme est à Paris?

RAYMOND. — Elle est rentrée avec lui ce matin.

SABINE. — Eh bien! vous voyez.

RAYMOND. — Pas du tout.

SABINE. — C'est le grand flirt d'Olivier.

RAYMOND. — Ah! et après?

SABINE. — Il y a même des gens qui prétendent...

RAYMOND. — Je continue à ne pas voir...

SABINE. — Et on ne m'ôtera pas de l'idée...

RAYMOND. — Éclairez votre lanterne, Sabine, je vous en prie.

SABINE. — Votre belle-mère est ravissante.

RAYMOND. — Ma belle-mère? ah! Isabelle... je n'ai jamais pensé à elle comme à une belle-mère.

SABINE. — Mais à présent... (*Mouvement de Raymond, qui se contracte.*) Votre père est presque un vieillard. Je n'avais fait que l'apercevoir il y a deux ou trois ans. Il m'a paru si changé tout à l'heure.

RAYMOND. — Il a passé la nuit en chemin de fer. Et puis l'émotion, quoi que vous en disiez...

SABINE. — Enfin, il a l'air d'être son père. Je vais vous dire une chose qui va vous étonner, mais je suis bien sûre de ne pas me tromper. Croyez-moi, son ménage ne survivra pas à la mort de votre mère.

RAYMOND. — Sabine!

SABINE. — Rappelez-vous que j'ai connu Isabelle avant son mariage, quand nous suivions l'école du Louvre. Il n'y avait pas une telle différence d'âge...

RAYMOND. — Je sais.

SABINE. — Elle avait pour votre mère une admiration sans bornes; et je suis persuadée qu'autrement elle n'aurait fait aucune attention à votre père.

RAYMOND. — Ça n'a pas le sens commun.

SABINE. — Vous-même vous m'avez raconté... Ce séjour que vous avez fait avec vos parents dans les Pyrénées... elle était dans le même hôtel...

RAYMOND. — On ne pouvait pas approcher maman sans l'admirer.

SABINE. — Vous voyez bien... Sans l'espèce de rivalité, de jalousie qu'elle inspira tout de suite à Isabelle... Enfin, réfléchissez, Raymond. Un administrateur quinquagénaire, il y a quand même plus excitant. Votre père était « un monsieur très bien, membre du Club des Sans, commandeur de la Légion d'honneur »...

RAYMOND. — Officier.

SABINE. — Peu importe. Tout permet de supposer qu'Isabelle, après avoir... remporté cette victoire assez problématique, a été désespérée... Et d'ailleurs, ces dernières années, tous ceux qui l'ont rencontrée ont été frappés de sa tristesse, de son air éteint.

RAYMOND. — Je n'ai rien remarqué de pareil. Je l'ai toujours trouvée très gaie, d'une gaieté d'ailleurs assez artificielle.

SABINE. — En votre présence il fallait crâner. Tant que votre mère a été de ce monde, il ne pouvait être question pour Isabelle de reprendre sa liberté.

RAYMOND. — Pourquoi ?

SABINE. — Mais cela saute aux yeux. Elle a mis son point d'honneur à démontrer à celle dont elle avait pris la place qu'elle était pour Antonin Chavière une compagne parfaite.

RAYMOND. — C'est une construction.

SABINE. — Vous ne pouvez pas le soutenir de bonne foi. Isabelle est une créature faite pour l'amour. Pouvez-vous croire un seul instant ?...

RAYMOND. — Je ne crois rien. Je n'ai jamais arrêté ma pensée...

SABINE. — Ce coup-ci vous n'êtes pas sincère, mon petit Raymond. Il faudrait ne pas vous connaître pour supposer que vous ne vous êtes pas torturé.

RAYMOND. — C'est absolument faux. Vous oubliez que pendant des années j'ai vu mon père quelques semaines tous les deux ans, lorsqu'il venait en congé, puisque nous n'avions pu le suivre aux colonies à cause de la santé de maman. Le divorce m'a blessé pour elle — uniquement pour elle.

SABINE. — Et elle-même, nous ne saurons jamais au juste ce qu'elle en a pensé.

RAYMOND. — Nous n'avons pas à le savoir.

SABINE. — D'accord... Pour moi, si votre père est venu non vous proposer, mais vous demander de venir habiter avec eux, c'est probablement parce qu'il se rend compte que son bonheur est menacé, et que votre présence après d'Isabelle pourrait, que sais-je ? — oh ! je ne veux rien dire d'énorme — tout simplement mettre dans sa vie un élément d'intérêt qui lui fait terriblement défaut.

RAYMOND. — Il ne m'a rien donné à entendre de semblable.

SABINE. — Mais il n'y a aucune raison pour que lui-même s'en rende compte. (*Un silence.*) Comme tu es loin aujourd'hui ! Oh ! je l'ai senti dès que je suis entrée.

RAYMOND. — Mon père était là.

SABINE. — Mais après son départ...

RAYMOND. — Que veux-tu ! Il y a une pensée qui m'est de plus en plus insupportable.

SABINE. — Laquelle ?

RAYMOND. — Inutile. C'est un point sur lequel je sais que nous ne pouvons pas nous comprendre. Et comme on ne peut plus rien y changer... ou du moins...

SABINE. — Cela concerne ta mère ?... ta mère et moi ?... J'en étais sûre.

RAYMOND. — C'est un sujet qu'il vaut beaucoup mieux écarter.

SABINE. — Tout de même, c'est pour cette raison que tu ne veux pas venir avec moi aux Andelys. (*Geste de Raymond.*) Tu en conviens ?

RAYMOND. — Je ne sais pas.

SABINE. — Quelle réponse !

RAYMOND. — Je t'assure... Ce que je vois clairement, c'est que si nous sommes ensemble quelque part, il arrivera fatalement ce qui a déjà failli arriver à Nancroix au mois de janvier...

SABINE (*riant*). — Arriver! tu as des mots incroyables. On croirait que tu parles d'un accident de ski ou de bicyclette... Tu viens d'avoir une expression mais tellement enfantine... un petit garçon de cinq ans. Tiens, tu me rappelles Étienne, mon ex-neveu.

RAYMOND. — Tu parles un peu trop de sa famille, je trouve...

SABINE. — Étienne est le seul qui me plaisait — et comme il a six ans et demi... tu n'as vraiment pas besoin d'être jaloux.

RAYMOND (*avec une âpreté croissante*). — Qui a parlé de jalousie?... D'ailleurs si tu avais, je ne sais pas, le moindre sentiment de la plus élémentaire décence, tu comprendrais que ce ton ici, ces allusions, ce rire... Es-tu assez contente, assez soulagée, toi aussi! Finies les précautions, les ménagements. On peut s'en donner à présent, téléphoner à toutes les heures du jour et de la nuit. C'est la bonne vie qui commence.

SABINE. — Raymond!

RAYMOND. — La mort, il me semble quelquefois que c'est comme une immense faiblesse dont on abuserait sans pitié, sans vergogne; parce qu'il n'y a plus rien à craindre; plus de querelles à redouter, plus de scènes, plus d'histoires. Rien ne surviendra plus; alors on peut s'en donner...

SABINE (*d'une voix changée*). — Mais alors, Raymond... tu me détestes!

RAYMOND. — Ce n'est pas toi, c'est nous que je déteste. Moi surtout, je me méprise... si tu savais... C'était si facile. Elle était là. Elle avait toute sa conscience. Je pouvais lui parler. Elle m'a presque demandé. Oui, un soir, il y a à peu près un mois, elle a prononcé ton nom; elle voulait dire : est-ce que?... Il y avait une crainte dans ses yeux. Une crainte. Une crainte. Et alors j'ai fait semblant de ne pas comprendre. « Sabine

Verdon? une camarade; très intelligente. Peut-être pas beaucoup de cœur. » J'ai dit ça pour la tranquilliser.

SABINE. — Tu le pensais, Raymond?

RAYMOND. — On pense ce qu'on veut. A ce moment-là j'ai été content de trouver cette phrase qui l'a rassurée. Dire d'une femme : « peut-être pas beaucoup de cœur », ça prouve clair comme le jour qu'on n'a pas l'idée... Ma pauvre maman... Et le lendemain elle m'a dit : « Tu ne peux pas savoir comme j'ai bien dormi. »

SABINE (*prenant sur elle*). — Elle était très malade... Pourquoi aurais-tu été l'inquiéter? Tu t'es montré charitable, voilà tout. Il n'y a rien à te reprocher. Surtout dans les derniers temps elle avait des idées si étroites.

RAYMOND. — Elle croyait, voilà tout.

SABINE. — Tu as raison, on ne peut pas appeler ça des idées... En somme, si quelqu'un avait le droit de t'en vouloir, il me semble que ce serait moi... Je n'y songe pas.

RAYMOND. — Tout s'est si bien arrangé... Il n'y avait qu'un peu de patience à avoir. Très peu. Tu lui rendras cette justice qu'elle n'a pas exagéré. Elle est partie à temps. C'est comme de son vivant... Elle était toujours exacte. Elle détestait faire attendre. Quand nous avions rendez-vous quelque part... elle était la première. Son sourire me recevait... Son sourire, c'était quelqu'un; je ne le verrai plus... Et voilà, moi qui déteste mentir, moi qui ne lui avais jamais menti, j'ai pu la tromper... parce que je savais qu'elle allait mourir. La pensée de sa mort était là comme un fanal. Elle partie, je toucherais au port. Et toi aussi, tu le regardais, ce fanal. Tu évaluais, tu minutais... on approche; voilà la lumière au bout de la jetée... les maisons, l'hôtel... comme ce soir où nous avons débarqué à Amalfi, elle et moi. Ce voyage qui l'a tellement fatiguée et qu'elle a tenu à m'offrir après mon agression.

SABINE. — Écoute-moi, Raymond, tu viens de me

faire une peine... je ne peux pas te dire... mais je comprends, je t'assure... je ne t'en veux pas. Ce n'est absolument pas ta faute. Tout à l'heure, quand tu seras seul, tu te ressaisiras, j'en suis sûre... et nous ne ferons jamais allusion ni l'un ni l'autre à ces mots tellement cruels. Ce que je disais tout à l'heure, quand ton père était là... tu vois, c'est tellement... toi aussi tu campes dans une encoignure, sous un vieux châle effrangé, entre une cage et une pendule arrêtée...

RAYMOND. — Sabine, tu es une femme atroce... (*On frappe.*) Qui est-ce?

MME ANDRÉZY (*du dehors*). — C'est Madame Chavière qui demande si elle peut voir Monsieur Raymond.

RAYMOND. — Madame...

SABINE. — C'est Isabelle. Vous devriez dire que vous êtes très fatigué, Raymond.

RAYMOND. — Du tout. Faites entrer cette dame.

SCÈNE V

LES MÊMES, puis ISABELLE

RAYMOND (*à Sabine*). — Il est probable qu'elle ne sait encore rien. Dans ce cas... (*A ce moment entre Isabelle; elle va à Raymond et l'embrasse.*)

ISABELLE. — Mon petit Raymond!

RAYMOND (*montrant Sabine*). — Je crois que vous vous connaissez.

ISABELLE (*étonnée*). — Mais je crois bien. (*A Sabine :*) Il y a des siècles qu'on ne s'était rencontré... Croyez-vous, quelle chose affreuse!... Je n'ai encore aucun détail. Votre père est venu tout à l'heure?

RAYMOND. — Oui, il est resté un moment avec moi.

ISABELLE. — Je ne veux pas vous faire répéter... c'est

trop pénible. Oh! et puis, du reste, tous ces détails qui entourent la mort, il faut les oublier... c'est un devoir envers ceux qui ne sont plus. S'ils pouvaient, ils seraient les premiers à nous en conjurer.

SABINE. — Sûrement.

ISABELLE. — Il n'y a aucun doute. Je me rappelle que le dernier geste conscient de mon pauvre papa a été pour nous montrer la photographie qu'on avait prise de lui dix ans plus tôt. C'était un homme magnifique. (*A Sabine, montrant Raymond.*) Vous avez bien connu Elisabeth?

SABINE. — Un peu...

ISABELLE. — Un être merveilleux... La vie est idiote, mon petit Raymond. Quand je pense que nous ne nous sommes pas revues une fois, elle et moi, pendant toutes ces années... Si, je l'ai aperçue un jour, au Conservatoire, je me souviens; elle avait sa cape de fourrure. Comme elle était belle!... Si seulement j'avais osé prendre les devants. Mais j'avais peur... Naturellement ce n'est pas elle qui pouvait commencer. Quel gâchis que l'existence!...

SABINE. — Vous dites ça heureusement d'un ton assez allègre. Au revoir, Raymond. Vous me téléphonerez ce soir, n'est-ce pas? je ne bougerai pas. J'y compte absolument.

RAYMOND. — Au revoir, Sabine. (*Sabine sort.*)

SCÈNE VI

RAYMOND, ISABELLE

ISABELLE (*étonnée*). — Vous ne raccompagnez pas Madame Verdon?

RAYMOND. — Elle est venue souvent ici.

ISABELLE. — C'est drôle... Je ne vous savais pas si intimes... Figurez-vous que je me suis tout à fait liée avec Olivier Guérin, à Biarritz. C'est un garçon charmant. Elle vous a dit du mal de lui ?

RAYMOND. — Du tout.

ISABELLE. — Pourquoi se sont-ils mariés, ceux-là ? pourquoi ont-ils divorcé ? il ne faut pas chercher à comprendre. Mais Olivier est quelqu'un, ce n'est pas douteux. Il va faire de la politique. Très « gauche », vous savez. Il a des idées excessivement hardies.

RAYMOND. — Ça lui coûte cher ?

ISABELLE. — Qu'est-ce que vous voulez dire, mon petit Raymond ?

RAYMOND. — Ces opinions-là, de nos jours, je vois bien ce que ça rapporte.

ISABELLE. — Mais pourquoi voulez-vous ?...

RAYMOND. — Je ne veux rien du tout. Mais vous parlez de hardiesse ; ça va généralement avec le courage, la hardiesse.

ISABELLE. — Mais dites donc, il a été aviateur au Maroc.

RAYMOND. — C'est une autre affaire.

ISABELLE. — Au fond vous êtes tout ce qu'il y a de plus réactionnaire, Raymond.

RAYMOND. — On ne peut davantage.

ISABELLE. — A votre âge, je ne trouve pas ça chic. Ce sont des opinions de vieux messieurs... Je ne dis pas ça pour votre père. Il a toujours été d'une désespérante modération. Ecoutez-moi, Raymond ; c'est de lui que je suis venue vous parler. Comment l'avez-vous trouvé ?... Je ne vous cache pas que je ne suis pas très contente. J'aimerais bien le faire examiner, mais vous savez comment il est : un entêtement... Du reste, je crois que sur ce point... *(Elle a un petit geste dans sa direction.)* Peut-être que vous pourriez l'y décider. Je n'ai pas grand

ascendant sur lui. Non, non, je vous assure... Mais ce n'est pas tout ; déjà avant cette nouvelle, qui lui a causé un vrai choc, je le trouvais triste, apathique, un peu... comment vous dire ? C'est un homme qui avait beaucoup de conversation. Eh bien ! maintenant, quand il est avec un ami, il laisse tomber, vous comprenez ; il faut tout le temps faire repartir.

RAYMOND. — Et à quoi attribuez-vous ?...

ISABELLE. — C'est difficile à dire. Il est très probable que je n'étais pas tout à fait la femme qu'il lui fallait. Mais oui, mon petit Raymond, je m'en rends compte, et je n'ai aucune honte à le dire. Tenez, dans les petites choses. Il a toujours adoré les échecs, surtout depuis qu'il est à la retraite. Moi, ça me fait mal à la tête. Une demi-heure, trois quarts d'heure, ça va. Mais après je cesse de faire attention, il gagne trop facilement, ça l'agace. Il a les yeux un peu fatigués depuis quelque temps ; l'oculiste lui a donné des verres excessivement forts en lui recommandant de ne pas lire plus d'une ou deux heures par jour au grand maximum. Pour un homme qui a tout son temps, c'est excessivement peu. Moi je ne peux pas lui faire la lecture ; je m'enroue très vite. C'est d'ailleurs mauvais pour moi. On me l'a dit quand j'ai fait ma saison à Lenk l'année dernière. Nous avons essayé de trouver une lectrice. Mais c'est difficile. Et puis j'ai remarqué que ça l'attristait. Il avait l'impression d'être livré à une mercenaire. Il me le faisait sentir...

RAYMOND. — Et alors ?...

ISABELLE. — Ecoutez-moi bien, mon ami. Votre père, je le sais, a une idée qui lui tient infiniment à cœur. Je suppose qu'il ne vous en a pas encore parlé ? Et ce serait en somme si naturel.

RAYMOND *(sur un ton très réservé)*. — Il m'a dit quelques mots... Mais j'ai eu à mon tour à lui annoncer une nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas. Sabine Verdon et moi nous sommes fiancés.

ISABELLE. — Sabine ? ce n'est pas possible...

RAYMOND. — Je vous prierai instamment, même si cette décision vous étonne, de vous abstenir de toute remarque à ce sujet. Je sais que vous êtes en très bons termes avec Olivier Guérin...

ISABELLE. — Mais, Raymond...

RAYMOND. — Vous l'avez dit vous-même. Il est à croire qu'entre deux parties de golf il a pris plaisir à vous faire telle confiance... je ne sais pas, peu importe... Quoi que vous sachiez ou que vous croyiez savoir, n'allez pas vous persuader que vous avez le devoir, que sais-je ? de m'avertir, de me mettre en garde. Cela créerait simplement entre nous une situation plus que pénible.

ISABELLE. — Mais je n'ai jamais songé...

RAYMOND. — Je tenais seulement à vous prévenir. Un mot, une phrase irréparable est si vite prononcé. Nous sommes vraisemblablement appelés à nous voir plus souvent que par le passé...

ISABELLE (*faiblement*). — Non.

RAYMOND (*qui n'a pas entendu*). — Puisque je serai dans l'obligation d'entourer mon père bien davantage. Ce que vous venez de dire le prouve. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Il faudra y réfléchir longuement. On doit pouvoir trouver pour lui un... un secrétaire qui soit en mesure de le distraire, d'occuper son esprit. Je chercherai. A la Sorbonne, parmi les étudiants... peut-être pas un étranger, à cause de l'accent... mais avec ce terrible chômage...

ISABELLE. — Vous parlez, vous parlez, on ne peut pas vous arrêter. Raymond, je vois que je ne me suis pas fait comprendre. La vérité, c'est que je suis à bout, vous m'entendez. Je ne peux plus me dissimuler que notre mariage a été une folie sans nom.

RAYMOND. — C'est aujourd'hui que vous vous en apercevez ?

ISABELLE. — C'est aujourd'hui seulement que j'ai le droit et le devoir de le dire. Les mots dont je me suis servie tout à l'heure à propos de celle que vous avez perdue, je voudrais les crier, Raymond. Un être merveilleux.

RAYMOND. — Prenez garde, Isabelle.

ISABELLE. — Quand je cherche à comprendre ce qui s'est passé autrefois, je ne peux même plus y parvenir. Je me demande s'il n'y a pas dans la vie des êtres dont la destinée est d'être simplement des gâcheurs. Oui, mon petit Raymond, des gâcheurs. Je pense que j'ai été un de ceux-là. Et pas seulement moi. Mes responsabilités sont énormes. Surtout en ce moment, dans cette maison, je ne songe pas à les diminuer. Votre père...

RAYMOND. — Je vous en prie.

ISABELLE. — Loin de moi l'idée de lui adresser le moindre reproche. Il y a eu un malheur, voyez-vous, dans sa vie, c'est d'avoir épousé une femme qui lui était, oui, disons-le, trop supérieure. Tant que son métier lui a permis de passer hors de France la majeure partie de son temps, il n'y a pas eu de désastre. Mais quand il est revenu définitivement...

RAYMOND. — Je ne trouve aucun intérêt à ces coups d'œil rétrospectifs.

ISABELLE. — Admettons que tous les torts soient de mon fait, — et ce n'est pas vrai, — je sais que je ne supporterai pas plus longtemps l'existence auprès de votre père. Je ne pourrai que le rendre plus malheureux. Déjà, à Biarritz, il y a eu des scènes que je ne peux même pas décrire... Et là nous avions des amis, nous étions entourés.

RAYMOND. — Ici vous ne connaissez personne ?

ISABELLE. — Votre père m'a déclaré qu'il ne voulait pas recevoir cet hiver.

RAYMOND. — Vous resterez libre d'aller chez qui vous voudrez, j'imagine.

ISABELLE. — Mais quel visage trouverai-je au retour ! à quels silences ne suis-je pas sûre de me heurter ! Pas seulement des silences : des larmes, des sanglots... Si vous pouviez deviner les reproches que j'ai dû essuyer. Comme si moi je l'avais enlevé. Positivement. Moustueux.

RAYMOND. — Et vous pensez que si j'accédais à son désir...

ISABELLE. — Mon petit Raymond, la vie serait transformée ; c'est bien simple.

RAYMOND. — Pour qui ?

ISABELLE. — Pour lui, pour moi...

RAYMOND. — Je ne comprends pas.

ISABELLE. — Disons, si vous voulez, qu'il s'agit de doubler un cap dangereux. Nous n'y réussirons pas tout seuls... Mais maintenant ces fiançailles... Si au moins on pouvait s'en réjouir.

RAYMOND. — Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Isabelle...

ISABELLE. — Il ne s'agit pas de ce que m'a dit Olivier. Il est très discret, très gentleman... Une petite pointe à l'occasion, une petite malice. Ça ne tire pas à conséquence. Mais il y a les familiers du ménage Guérin.

RAYMOND. — Ça doit encore être du propre.

ISABELLE. — Vous saviez qu'elle s'était fait avorter ?

RAYMOND (*très sèchement*). — Je n'ai pas entendu... Admettons pour une seconde, ce qui est d'ailleurs possible, que notre mariage ne puisse pas avoir lieu avant l'an prochain... que, pour doubler ce cap, je vienne passer quelques mois chez mon père ?...

ISABELLE. — Mon petit Raymond... c'est bien simple : vous me sauveriez de moi-même.

RAYMOND. — Comment ?

ISABELLE. — Je ne vous ai pas tout dit. Seulement il ne faut pas que vous puissiez supposer une seconde... ah ! c'est effrayant. Je n'ose pas imaginer ce que nous penserons quand nous nous rappellerons cet entretien. Mais je me suis juré qu'avec vous je ne me laisserais pas intimider par de simples conventions.

RAYMOND. — Je ne comprends pas du tout à quoi répondent toutes ces circonlocutions. Je suis très préparé à entendre que vous êtes du dernier bien avec Olivier Guérin.

ISABELLE. — Ce n'est pas vrai.

RAYMOND (*indifférent*). — Ah ?

ISABELLE. — S'il n'avait tenu qu'à lui...

RAYMOND. — Et c'est un garçon charmant, très courageux et tout farci d'opinions révolutionnaires, je ne l'ai pas oublié.

ISABELLE. — Vous n'êtes pas gentil, Raymond, vous ne m'aidez pas... J'aurais cru que le chagrin vous rendrait plus compréhensif.

RAYMOND. — Ah ! ça aussi... Décidément tout dans cette situation devait combler vos désirs.

ISABELLE (*qui n'a pas fait attention*). — Il m'aime, je ne peux pas en douter. Et en somme... les choses gentilles qu'il m'a dites, je ne les avais jamais entendues. Ou alors il y a si longtemps. Voyez-vous, c'est peut-être honteux d'être comme je suis. Mais je me connais, Raymond ; je ne me fais pas d'illusions sur moi-même. Si vous m'abandonnez...

RAYMOND. — Hein ?

ISABELLE. — Il faut vous dire qu'il me propose de partir avec lui en Extrême-Orient. Il est chargé d'une mission au Japon... Moi qui ai toujours rêvé de ces pays-là... Je ne pourrai pas résister. Comment voulez-vous ?... La vie est si courte, mon petit Raymond. Votre mère avait la foi ; c'est un don merveilleux. Moi je l'ai.

perdue avant ma première communion. Je ne l'ai jamais retrouvée. Si on n'est pas soulevé au-dessus de soi-même, comment est-ce qu'on peut... Je ne comprends pas.

RAYMOND. — Mais jusqu'à présent, pourtant, Isabelle, vous y étiez parvenue.

ISABELLE. — Ce n'était pas la même chose.

RAYMOND. — Pourquoi ?

ISABELLE. — Et puis, je vous répète, il a tellement changé depuis quelques mois. Naturellement c'est abominable de venir vous dire ça à vous. Mais vous n'êtes pas comme les autres. Je l'ai souvent remarqué. Au début, quelquefois, je trouvais que vous n'étiez pas gentil avec lui. Toujours sur la réserve. Et puis je me suis mieux rendu compte. C'était difficile pour vous... Il a tout de même gâté votre jeunesse. (*Mouvement de Raymond.*) Il a... nous avons. (*Un silence.*)

RAYMOND. — Vous me permettez de vous poser une question, Isabelle ? Une question très simple.

ISABELLE. — Dites.

RAYMOND. — Vous avez eu un mot extraordinaire il y a un instant. Un mot qui vous a échappé. Je suis sûr que vous ne vous souvenez même pas de l'avoir prononcé. Un petit membre de phrase : « Si vous m'abandonnez »... J'avais cru comprendre que c'était mon père que vous me demandiez de ne pas abandonner.

ISABELLE. — Mais... bien entendu.

RAYMOND. — Est-ce pour mon père ou pour vous que vous me priez de venir habiter rue Marignan ?

ISABELLE. — Mon pauvre Raymond, votre question n'a aucun sens, je vous assure. Ou plutôt... je suis sur le point de prendre une décision... je sais que je risque de la regretter toute ma vie.

RAYMOND. — En quoi, au nom du ciel, est-il en mon pouvoir de vous en empêcher ?

ISABELLE (*fondant en larmes*). — Ces repas en tête-à-tête... Vous ne pouvez pas vous figurer... Avoir près de soi un être jeune... Je vous aime beaucoup, Raymond. J'ai une dette envers vous... je voudrais... je voudrais... vous allez être si seul ! Je sais que vous n'épouserez pas Sabine Verdon, je le sais, vous m'entendez. Alors être près de vous... mettre dans votre existence un peu de douceur... Je ne suis pas exigeante, cela me suffirait. Cela transformerait ma vie. Et votre pauvre père... la vieillesse, Raymond, c'est affreux. (*Raymond a un geste comme pour couper court.*)

RAYMOND. — Vous me demandez de commettre une vilénie, Isabelle... Oui, oui, moi, je le sais. Vous vous connaissez, dites-vous. Moi aussi, à présent, je crains de me connaître. Vous ne vous êtes pas trompée ; il est infiniment probable que je n'épouserai pas Sabine Verdon. Je ne m'explique plus moi-même que j'aie pu ou cru l'aimer. Il a fallu pour cela...

ISABELLE. — Vous avez eu une jeunesse trop sérieuse, mon petit Raymond. Nous l'avons dit souvent avec votre père. Quand on ne connaît pas la vie, on fait des erreurs. C'est inévitable. Du reste, Sabine n'est pas la première venue ; elle a de beaux yeux, une ligne ravissante...

RAYMOND. — Merci. Vous ne m'avez pas laissé achever.

ISABELLE (*confuse*). — Pardon.

RAYMOND. — Si nous vivions sous le même toit, nous serions amant et maîtresse dans deux mois.

ISABELLE (*indignée*). — Vous êtes fou, Raymond. (*Un long silence.*)

RAYMOND. — Je dois vous paraître odieux, je le suis en effet. Tout ce que vous m'avez dit était sincère, je n'en doute pas un instant... Isabelle, je ne vous juge pas. Je vous plains. Je vois en ce moment avec une clarté absolue que votre existence a été triste... Il y a eu

des moments où je vous ai haïe. Je reconnais à présent distinctement que c'était absurde, et que c'était mal. Un être tel qu'était ma mère — un être admirable, oui, c'est vrai, Isabelle — est probablement destiné à creuser beaucoup de souffrance autour de lui. Je ne sais pas pourquoi il en est ainsi. C'est un mystère. Vous avez été un des chemins par lesquels cette souffrance-là s'est écoulée. Il y en a eu d'autres... Moi-même, Isabelle. Ce que je vous avoue en ce moment, je ne l'ai dit à personne. Il y a eu entre ma mère et moi ce qu'on est convenu d'appeler une intimité absolue, avec des moments de merveilleux bonheur. Des moments... Mais la peur de voir souffrir par sa faute un être tel que celui-là, l'effort pour se plier à ses désirs, pour s'ajuster à ses rêves, la terreur de le décevoir — et quelquefois la rancune, lorsqu'un sacrifice onéreux semble avoir été jugé naturel — la honte de la ressentir, cette rancune, les vaines tentatives pour l'oublier ou pour se la faire pardonner si par hasard un mot ou un geste l'a trahie... Ces fiançailles condamnées ont été sans doute, sans même que je l'aie compris, une sorte de revanche d'esclave dont je n'ai même pas joui. Si aujourd'hui vous et moi nous venions à conclure l'espèce d'alliance que vous m'avez proposée... je vous demande pardon d'avoir dit ces mots cyniques qui vous ont bouleversée. Et pourtant c'était la vérité. Nous sommes très faibles l'un et l'autre. Et elle n'est plus là pour nous aider. Cette tendresse que vous êtes toute prête à me prodiguer, je sens qu'il me serait trop facile de la payer de retour. Horriblement facile. Et si par le passé nous avons remporté sur nous-mêmes quelques maigres victoires, je pense qu'elles se retourneraient à présent contre nous. (On frappe à la porte.) Qui est-ce ?

CHAVIÈRE (du dehors). — Je peux entrer ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHAVIÈRE

RAYMOND. — Comment, c'est toi, papa ?

CHAVIÈRE. — Oui, j'avais un mot à te dire. (A Isabelle.) Je ne m'attendais pas à te trouver ici.

ISABELLE. — Il me tardait d'embrasser Raymond.

CHAVIÈRE (désignant les yeux d'Isabelle). — On dirait que tu as ?...

ISABELLE (d'une voix tremblante). — Qu'est-ce que tu veux ?

CHAVIÈRE. — Il t'a fait part de ses fiançailles ?

ISABELLE. — Oui, oui, je suis au courant, je suis très contente... J'ai dit à Raymond que je n'étais pas très satisfaite de ta mine, que je te trouvais fatigué. Il est aussi d'avis que tu devrais consulter.

CHAVIÈRE. — Nous en reparlerons... (A Raymond.) En ce moment tu ne peux pas juger. Je supporte très mal les nuits en chemin de fer.

RAYMOND. — C'est évident.

(Un silence. Chavière attend visiblement qu'Isabelle s'en aille. Isabelle ne bouge pas.)

CHAVIÈRE. — Il est tard.

RAYMOND (tirant sa montre). — Huit heures, mais j'avance de quelques minutes.

CHAVIÈRE (désignant une reproduction au mur). — C'est beau, ça... qu'est-ce que c'est ?

RAYMOND. — Le portrait de Van der Weyden du Metropolitan qui a figuré à l'Exposition flamande.

CHAVIÈRE. — Quelle exposition annonce-t-on pour cet hiver ?

RAYMOND. — Je ne sais pas.

CHAVIÈRE (*qui s'est assis devant le bureau*). — Comme ton fauteuil est bas! Ça ne te gêne pas pour écrire?

RAYMOND. — Non, je suis habitué.

CHAVIÈRE (*prenant un livre sur la table*). — Qu'est-ce que c'est que ce gros bouquin?

RAYMOND. — Le dernier Blondel. Je viens de l'acheter. Tu vois, il n'est pas encore coupé...

CHAVIÈRE. — Blondel. Pour moi, c'est un nom. Il paraît que c'est un monsieur considérable.

RAYMOND. — Sans aucun doute.

CHAVIÈRE. — Est-ce qu'un profane peut comprendre quelque chose à son œuvre?

RAYMOND. — Il y a un volume de morceaux choisis bien fait. Je te le passerai.

CHAVIÈRE. — Je me méfie toujours un peu des morceaux choisis... On ne me permet plus de lire qu'une ou deux heures par jour. C'est embêtant. Alors je laisse de côté tout ce qui ne vaut pas la peine, tu comprends.

RAYMOND. — Oui, mais Blondel...

CHAVIÈRE. — Je n'ai jamais beaucoup pratiqué la philosophie.

RAYMOND. — Naturellement.

CHAVIÈRE. — Et tout de même, avant de s'en aller, si on pouvait... Parce que la vie décidément... (*Désignant le livre.*) Est-ce qu'il croit qu'il y a autre chose?

RAYMOND. — Il en est sûr.

CHAVIÈRE. — Tant mieux.

(*Pendant ce temps, Isabelle, qui s'est sentie éliminée, est sortie doucement.*)

RAYMOND. — Qu'est-ce que tu voulais me dire, papa?

CHAVIÈRE (*abritant ses yeux sous sa main*). — Est-ce qu'Isabelle est partie?

RAYMOND. — Oui.

CHAVIÈRE. — C'est à propos de tes... une chose qui m'est revenue à l'esprit... Mais, après tout, c'est peut-être un raconter. Seulement ça m'a tourmenté.

RAYMOND. — Il ne faut pas te faire de soucis.

CHAVIÈRE. — On ne m'ôtera pas de l'idée que ta mère... (*Il regarde autour de lui.*) Est-ce que le papier a toujours été de cette couleur-là? il me semblait...

RAYMOND. — C'est vrai, on l'a changé il y a deux ans.

CHAVIÈRE. — Ah? C'est mieux ainsi, du reste... Au fond, je ne sais pas pourquoi je t'ai dit que je n'aimais pas cet appartement. Le soir il est agréable. Les pièces sont grandes. On n'entend pas de bruit.

RAYMOND. — Je voulais justement te proposer.. J'ai cru comprendre qu'Isabelle aurait le désir... elle n'a pas osé t'en parler... d'aller passer une quinzaine chez une amie à la campagne; le nom m'échappe...

CHAVIÈRE. — Quelle idée! elle choisit bien son moment.

RAYMOND. — Elle avait beaucoup de scrupules à te le demander. Mais cette amie va partir prochainement pour un grand voyage... les Indes ou le Japon...

CHAVIÈRE. — Elle ne m'en a pas soufflé mot.

RAYMOND. — Et alors j'ai pensé... Cela te paraîtra peut-être saugrenu.

CHAVIÈRE. — Quoi, mon petit?

RAYMOND. — Pendant qu'Isabelle sera chez son amie... si toi tu venais habiter ici...

CHAVIÈRE. — Nous serions tous les deux.

RAYMOND. — Non, papa, tous les trois, comme autrefois... comme jamais...

Paris, 26-28 décembre 1935.